

# **LA RUMEUR**

## **THE CHILDREN'S HOUR**

### **UN FILM DE WILLIAM WYLER**

Autre titre : THE LOUDEST WHISPER / Titre de travail : INFAMOUS

USA – 1961 – 1h45 – Noir et Blanc – Format Image 1 :1,66 – Son Mono – Visa n°25 973

Première sortie française : 25 Avril 1962

5 Nominations aux Oscars 1962 : second rôle féminin (Fay Bainter), photo, son, décors et costumes

#### **ÉQUIPE TECHNIQUE**

Production : The Mirisch Company – **William Wyler** et **Robert Wyler** (producteur associé)

Scénario : **John Michael Hayes** d'après la pièce The Children's Hour de **Lillian Hellman**

Directeur de la photographie : **Franz F. Planer**

Ingénieur du son : **Fred Lau** / Monteur : **Robert Swink**

Directeur artistique : **Fernando Carrere** / Décors : **Edward G. Boyle**

Costumes : **Dorothy Jeakins** / Maquillages : **Emile LaVigne** / Coiffures : **Joan St. Oegger**

Musique : **Alex North**

#### **INTERPRÉTATION**

Karen Wright : **Audrey Hepburn**

Martha Dobie : **Shirley MacLaine**

Docteur Joe Cardin : **James Garner**

Lily Mortar (la tante de Martha) : **Miriam Hopkins**

Amelia Tilford (la grand-mère de Mary) : **Fay Bainter**

Mary Tilford : **Karen Balkin**

Rosalie : **Veronica Cartwright**



Fay Bainter, Shirley MacLaine, Audrey Hepburn, la jeune Karen Balkin et James Garner

#### **L'HISTOIRE**

Dans une petite ville de province, deux amies Karen Wright (Audrey Hepburn) et Martha Dobie (Shirley MacLaine) dirigent une institution pour jeunes filles, aidées par Lily (Miriam Hopkins) la tante de Martha, une ancienne actrice excentrique. Fiancée au médecin, Joe Cardin (James Garner) Karen a du mal à s'engager et à laisser à Martha la direction de l'école. Mary (Karen Balkin) une élève insolente et menteuse, alors qu'elle a été punie, lance la rumeur que les deux professeurs ont une relation « contre-nature ». Elle commence par le raconter à sa grand-mère (Fay Bainter)...

**SORTIE NATIONALE 8 JUILLET 2009 (COPIES NEUVES VO)**

Présenté en Avant-première aux Festivals de La Rochelle 2009 et Paris Cinéma 2009

<http://www.myspace.com/larumeurlefilm>

**UNE DISTRIBUTION LOST FILMS**

**Contact : Marc Olry 06 16 29 22 53 – [lostfilmsdistribution@yahoo.fr](mailto:lostfilmsdistribution@yahoo.fr)**

**Bureau et Stock : Lost Films 13 rue Galilée 93110 Rosny-sous-Bois**

**PRESSE : Agence MIAM – Stéphane Ribola 01 55 50 22 22 – fax 01 55 50 22 23  
[s.ribola@miamcom.com](mailto:s.ribola@miamcom.com) – [www.miamcom.com](http://www.miamcom.com)**

## LES ORIGINES DE LA RUMEUR UNE PIÈCE DE LILLIAN HELLMAN ET UN REMAKE DE WILLIAM WYLER

Tourné entre mars et juillet, sorti en décembre 1961 aux États-Unis, *La Rumeur* a souvent été négligé dans la filmographie de son réalisateur, William Wyler et de ses deux interprètes principales : Audrey Hepburn et Shirley MacLaine (leurs rôles devaient être initialement confiés à Doris Day et Katharine Hepburn).

Audrey Hepburn en incarnant Holly Golightly, personnage imaginé par Truman Capote, dans *Diamants sur canapé* (Blake Edwards 1961) vient d'obtenir une quatrième nomination à l'Oscar. En 1963, elle s'apprête à tourner à Paris, *Deux Têtes folles* de Richard Quine et *Charade* de Stanley Donen et depuis *Vacances romaines* (William Wyler 1953) elle est un modèle de charme et d'élégance dans le monde entier.

De son côté, Shirley MacLaine vient de trouver son rôle le plus marquant en compagnie de Jack Lemmon, dans *La Garçonnière* (Billy Wilder 1960) et elle retrouve ce même partenaire et ce même réalisateur, juste après *La Rumeur*, pour tourner *Irma la douce* (1963).

Quant à William Wyler, déjà lauréat de plusieurs Oscars et d'une Palme d'or pour *La Loi du seigneur* (Cannes 1957), il s'impose encore à Hollywood avec les onze statuettes remportées pour sa nouvelle version de *Ben Hur* en 1959. Un record. C'est dans ce contexte et entouré de ces deux stars qu'il décide d'adapter une deuxième fois, la pièce de Lillian Hellman, *The Children's Hour* (pièce qu'il avait déjà portée à l'écran en 1936 dans son film *Ils étaient trois/These Three*).



La pièce *The Children's Hour* doit son nom à un poème éponyme d'Henry Wadsworth Longfellow datant de 1860. L'auteur y décrit les jeux de trois fillettes et de leur père à la tombée du jour. La façon dont le poème est structuré laisse apparaître que la première heure est celle des enfants et le reste du temps appartient aux adultes (dans la pièce et le film, la rumeur lancée par les enfants est acceptée puis reprise par les adultes). Interdite à Boston, Chicago et Londres, *The Children's Hour* connaît pourtant en novembre 1934 un véritable succès à Broadway. Le Prix Pulitzer est refusé à son auteur, Lillian Hellman (1905-1984) mais en compensation on lui remet un nouveau prix : le New York Drama Critics Circle Award. Quelques années plus tard ses positions radicales, libertaires et ses sympathies pour le parti communiste la feront figurer sur la liste noire de l'HUAC (House Un-American Activities Committee : la Commission des Activités anti-américaines).

William Wyler & Lillian Hellman



Pour écrire *The Children's Hour*, elle s'inspire d'une histoire vraie que Dashiell Hammett (son compagnon pendant trente ans) lui fait découvrir dans *Bad Companions*. Ce livre de William Routhead retrace de célèbres affaires de justice écossaises du 19<sup>e</sup> siècle et notamment un scandale qui avait éclaté dans une école d'Edimbourg en 1810, où une élève accusait ses deux maîtresses d'avoir une relation homosexuelle.

La pièce et le film reprennent les personnages des deux institutrices, de la vieille tante et d'une élève qui confie la rumeur à sa riche grand-mère. Le seul personnage inventé est le fiancé.

La trame suit celle du fait divers : la rumeur d'une relation homosexuelle entre deux institutrices lancée par une enfant, le procès qu'elles engagent pour se disculper et qui finit par briser leur vie.

Quand William Wyler doit en signer l'adaptation cinématographique et collaborer pour la première fois avec le producteur Samuel Goldwyn, il ne sait comment aborder la pièce en regard des restrictions imposées par le Code Hays. L'homosexualité, considérée comme une perversion sexuelle, est alors interdite de représentation cinématographique à Hollywood. Le Code Hays, « A code to govern the making of motion and talking pictures », véritable censure née sous la pression des associations, impose pendant presque quarante ans (1930-1968) les règles du bon goût et de la décence à Hollywood. Il proscriit nombre de scènes ou d'images : le manque de respect au drapeau américain et à la religion, le blasphème, la torture, le nu, l'adultère, l'accouchement, l'avortement, les relations interraciales, les étreintes lascives, le baiser à bouche ouverte, le viol, la drogue, l'alcoolisme, etc.

Producteurs, réalisateurs et scénaristes respectent ou contournent plus ou moins ces interdictions.

Wyler préfère demander à la dramaturge d'écrire le scénario de sa propre pièce. Lillian Hellman lui confie comme à Samuel Goldwyn, que le thème de sa pièce n'est pas le saphisme ou le lesbianisme, mais plutôt le pouvoir du mensonge, qui dans la bouche d'une enfant peut détruire des vies.

L'adaptation de The Children's Hour devient au cinéma un triangle amoureux (Merle Oberon, Miriam Hopkins et Joel MacCrea) où l'homosexualité est complètement exclue. Le Code Hays refusant tout lien avec la pièce, interdit l'utilisation du titre original qui devient *These Three (Ils étaient trois)*. Lillian Hellman ne peut être créditée que comme scénariste et le générique ne peut faire mention de l'origine littéraire de la pièce, même si les dialogues du film restent quasi identiques au texte de la pièce.



Les deux films de Wyler (*These Three* 1936 et *The Children's Hour* 1961) racontent la même histoire : celle de deux femmes, dirigeant une école pour jeunes filles, Karen (Merle Oberon/Audrey Hepburn) doit épouser le médecin de la ville (Joel MacCrea/James Garner) délaissant son amie Martha (Miriam Hopkins/Shirley MacLaine). Elles voient leur existence bouleversée par la rumeur de « mauvaise vie » inventée par une élève. La différence entre les deux versions réside dans la nature de la rumeur et la fin du film. Dans la version de 1936 Martha est accusée d'être amoureuse du docteur alors que dans la version de 1961, on lui reproche un amour contre nature et refoulé qu'elle finit par s'avouer : elle est amoureuse de Karen. La jalousie se déplace dans le triangle amoureux.

En 1936 Martha est jalouse d'une femme et amoureuse du fiancé de

son amie, alors qu'en 1961 elle est jalouse du fiancé, d'un homme, et amoureuse de son amie, d'une femme. Découvrant une homosexualité si difficile à vivre pour elle et au regard des autres qu'elle se suicide en se pendant.

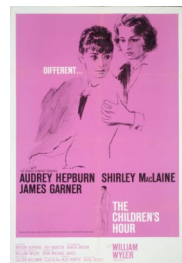
Au début des années soixante William Wyler peut désormais reprendre avec plus de fidélité l'intrigue originale de la pièce sans l'édulcorer comme en 1936, et faire le remake de son propre film. Comme d'autres réalisateurs l'ont aussi fait pour d'autres raisons. Des raisons techniques. Réaliser une version parlante après une version muette, une version couleur après une version noir et blanc. Mais aussi pour tourner une version hollywoodienne ou américaine après une première version tournée dans le pays d'origine du réalisateur ou bien pour tourner une version plus fidèle au matériel littéraire d'origine, ou encore réaliser une version cinéma après une version ou une série télévisée.

### Quelques réalisateurs et leur remake



Version 1936

- Cecil B. De Mille** : *Les Dix commandements* (1923-1956)
- Tod Browning** : *Mark of the Vampyr* (1927-1935)
- Frank Capra** : *Milliardaire d'un jour/Lady for a day* (1933-1961)
- A. Litvak** : *The Woman I love* (1934 L'Equipage-1937 version américaine)
- Alfred Hitchcock** : *L'Homme qui en savait trop* (1934-1956)
- Yasujiro Ozu** : *Herbes flottantes/Histoire d'herbes flottantes* (1934-1959)
- Leo MacCarey** : *Elle et lui/An Affair to remember* (1938-1957)
- Roger Vadim** : *Et Dieu créa la femme* (1956-1987 version américaine)
- Michael Mann** : *Miami Vice* (1984 série télé-2005)
- Michael Hanneke** : *Funny Games* (1997-2007 version américaine)
- Hideo Nakata** : *The Ring 2* (2002-2005 version américaine)



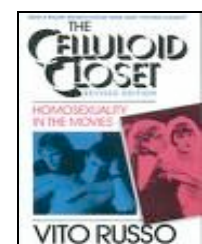
Version 1961

### LA REPRÉSENTATION DE L'HOMOSEXUALITÉ À HOLLYWOOD

« En cent ans de cinéma, l'homosexualité n'est apparue que rarement à l'écran. Et toujours comme une chose risible, pitoyable ou parfois même effrayante. De rares images fuyantes mais inoubliables qui ont laissé une marque indélébile. C'est Hollywood, ce grand créateur de mythes, qui a enseigné aux hétérosexuels ce qu'ils devaient penser de l'homosexualité et aux gays et lesbiennes ce qu'ils devaient penser d'eux-mêmes. » Extrait de The Celluloid Closet (Editions Harper Collins)

Publié une première fois en 1981, le livre de Vito Russo, The Celluloid Closet : Homosexuality in the Movies fut une vraie révolution. En analysant la représentation de l'homosexualité dans les films hollywoodiens des années vingt à nos jours, il retrace non seulement comment les gays et les lesbiennes sont souvent absents sinon ridiculisés ou diabolisés au cinéma mais aussi dans toute la culture américaine.

À ses débuts (de 1895 aux années trente) le cinéma hollywoodien dépeint souvent l'homosexualité comme un objet de ridicule ou un élément comique. Chaplin avec



Charlot, brouille les codes et se travestit à plusieurs reprises : *Charlot grande coquette* (1914), *Mam'zelle Charlot* (1915) et *Charlot machiniste* (1916). Selon Russo, le personnage de l'homosexuel efféminé était populaire à l'époque parce qu'il imitait la femme. Il amusait et rassurait à la fois le public, à mi-chemin entre féminité et virilité, son homosexualité n'avait rien de menaçant. Dans les années trente et quarante, les deux « sissy queens » (les reines efféminées) Edward Everett Horton chez Lubitsch (notamment *La Joyeuse divorcée* 1934) et Franklin Pangborn chez Hal Roach triomphent. Souvent dans des rôles de couturier ou de décorateur, toujours très élégants et le poignet cassé, même s'ils ne sont pas méprisés, ces personnages sont toujours ridicules.

Le travestissement féminin est plus troublant. Dans la comédie de George Cukor, *Sylvia Scarlett* (1935) Katharine Hepburn déguisée en homme séduit Cary Grant (mêlant homosexualité féminine et masculine, et bisexualité). Au même moment, Marlene Dietrich en smoking intrigue parce qu'elle embrasse sur la bouche une jeune fille dans *Morocco* (Josef von Sternberg 1931), tout comme Greta Garbo androgyne dans *La Reine Christine* (Rouben Mamoulian 1933) embrassant sa suivante. Elles sont moins inquiétantes que Mme Danvers, la sévère gouvernante de *Rebecca* (Alfred Hitchcock 1940) éprise du fantôme de sa maîtresse.

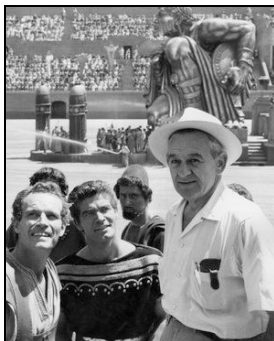


Dans deux westerns, Marlene Dietrich dans *L'Ange des maudits* (Fritz Lang 1951) et Joan Crawford dans *Johnny Guitar* (Nicholas Ray 1954) en jouant des patronnes de ranch ou de saloon, revêtent les mêmes attributs des cow-boys qu'elles dirigent ou fréquentent.

A la même époque, un stéréotype contribue à la diabolisation des homosexuelles : le personnage des lesbiennes prédatrices dans les films dramatiques. Lauren Bacall dans *La Femme aux chimères* (Michael Curtiz 1950). Barbara Stanwyck dans *La Rue chaude* (Edward Dmytryk 1962). Les seuls personnages de lesbiennes que tolère la censure sont derrière les barreaux : *Femmes en cage* (John Cromwell 1950) précurseur des « films de prisons » mêlent ainsi prisonnières et matrones sadiques.

Des années trente aux années cinquante des groupes de femmes et des associations religieuses s'attaquent au cinéma hollywoodien qui selon elles, contribue à l'immoralité publique. En réaction, l'industrie développe l'autocensure mise en place par le Code Hays qui se répercute sur la représentation de l'homosexualité. Aucun personnage n'est ouvertement homosexuel et pour contourner les restrictions de la censure, on se contente de le suggérer par des manières ou des particularités de caractère, et s'il apparaît dans un film l'homosexuel est stigmatisé ou « puni ». Le dandy solitaire, Waldo Lydecker (Clifton Webb) est le méchant, le criminel de *Laura* (Otto Preminger 1944). Le jeune homme (John Kerr) de *Thé et Sympathie* (Vincente Minnelli 1956) est accusé d'homosexualité par ses camarades parce qu'il tricote et cuisine. Dans *La Fureur de vivre* (Nicholas Ray 1955) le jeune Plato (Sal Mineo) cache une photo d'Alan Ladd dans son casier, admire et propose à Jimmy (James Dean) de passer la nuit chez lui, mais il est aussi le seul rebelle du film qui meurt tué par la police. Car « La mort seule est au bout du chemin » souligne très justement Didier Roth-Bettoni dans son étude très détaillée de *L'Homosexualité au cinéma* (Éd. La Musardine 2007).

En 1959 l'homosexualité est représentée ouvertement ou non dans plusieurs classiques du cinéma hollywoodien. La comédie, avec *Certains l'aiment chaud* de Billy Wilder (Tony Curtis et Jack Lemmon travestis brouillent les genres et les désirs). Le drame, avec *Soudain l'été dernier* de Joseph L. Mankiewicz (d'après Tennessee Williams, Montgomery Clift, homosexuel prédateur finit sous les



Ben Hur : C.Heston, S.Boyd et W.Wyler

coups de ses propres proies). Même le péplum *Ben Hur* de William Wyler, à en croire l'auteur homosexuel Gore Vidal, cache une passion secrète entre Ben Hur-Charlton Heston et Messala-Stephen Boyd.

Dans les années soixante, le relâchement de la censure laisse apparaître plus facilement les personnages homosexuels mais pour mieux les dénigrer : ils sont toujours monstrueux, malheureux ou suicidaires. Dans *Tempête à Washington* (Otto Preminger 1961) un sénateur marié sur le point de voir dévoiler une vieille aventure homosexuelle préfère se trancher la gorge. Et c'est *La Rumeur*, révélant à Shirley MacLaine son homosexualité refoulée mais enfin avouée, qui la pousse à se pendre.

Dans le documentaire *The Celluloid Closet* (Rob Epstein et Jeffrey Friedman 1995) qui comme le livre retrace les multiples manières dont l'homosexualité a été abordée dans le cinéma hollywoodien, Shirley MacLaine revient sur *La Rumeur* : « Quand on a fait ce film l'homosexualité n'était pas un sujet de conversation. Il s'agissait des accusations d'une enfant. Cela aurait pu être n'importe quoi.

Nous n'étions pas conscients de ce que nous faisons, nous étions des pionniers involontaires, nous ne mesurons pas la portée de ce que nous faisons.

Lorsque mon personnage, Martha avoue et dit : « Tu dois savoir... Je ne peux garder ce secret toute seule... Je suis coupable... Je ne supporte pas que tu me touches, que tu me regardes. Tout est de ma faute, j'ai ruiné ta vie et la mienne, je me sens souillée et malade, je ne le supporte plus ». Aujourd'hui le film soulèverait un tonnerre de protestations et à juste titre. Pourquoi Martha devrait-elle s'effondrer ? Dire mon Dieu je ne me sens pas normale, je suis souillée, j'ai gâché ta vie. Aujourd'hui elle se battrait pour sa sexualité naissante. Quand on repense à cette scène et aux dialogues, et que l'on n'ait même pas envisagé d'autres possibilités, c'est renversant. La réalité de ce vécu n'appartenait pas au



La Rumeur : Shirley MaLaine & Audrey Hepburn

cadre de notre dramaturgie, un point c'est tout. Audrey et moi nous n'en avons jamais parlé. C'est incroyable non ». Plus loin toujours dans *The Celluloid Closet*, Shirley MaLaine conclut : « Le public est toujours en avance sur Hollywood. Si l'on répond à ses attentes, si on vise juste et que l'on exprime les sentiments et les idées du public cela devient un succès ».

Dans les années soixante-dix apparaissent les mouvements féministes et les groupes de revendications homosexuels : gays et lesbiennes deviennent plus visibles et commencent à faire entendre leur voix. Hollywood entame un véritable tournant avec *Les Garçons de la bande* de William Friedkin (1970) où tous les personnages sont homosexuels. Mais ce même réalisateur choque, quelques années plus tard, avec *Cruising* (1980) et son personnage de policier interprété par Al Pacino traquant un serial killer dans le milieu SM gay.

L'absence de représentation laisse place à une représentation négative de l'homosexualité et Hollywood n'est maintenant plus à l'abri des controverses. Des films - comme *Le Silence des agneaux* (Jonathan Demme 1990), *Basic Instinct* (Paul Verhoeven 1992), *J.F. partagerait appartement* (Barbet Schroeder 1992) ou plus récemment *Monster* (Patty Jenkins 2003) - diabolisent les homosexuel(le)s en les présentant comme des psychopathes et sont vivement dénoncés par l'association, Gay and Lesbian Alliance Against Defamation (GLAAD).

Plus récemment les choses s'améliorent, les personnages homosexuels sont moins ambigus et les productions indépendantes et hollywoodiennes s'efforcent de les représenter dans des situations semblables à celles vécues par les hétérosexuels. La popularité de films couronnés d'oscars comme *Philadelphia* (Jonathan Demme 1993 - premier film produit avec des stars et par une major abordant frontalement le sida chez un couple homosexuel), *Le Secret de Brokeback Mountain* (Ang Lee 2006 – où l'amour secret de deux cow-boys triomphe dans le monde entier) et encore cette année *Harvey Milk* (Gus Van Sant 2008) démontrent que le public peut apprécier des films mettant en vedette des homosexuels.

### Après *La Rumeur* (1961) d'autres personnages homosexuelles à Hollywood

- 1965 *Frontière Chinoise* de **John Ford** (Margaret Leighton)
- 1966 *Le Groupe* de **Sidney Lumet** (Candice Bergen)
- 1968 *Faut-il tuer Sister George ?* **Robert Aldrich** (Beryl Reid et Susanah York)
- 1968 *Le Renard* de **Mark Rydell** (Sandy Dennis et Anne Heywood)
- 1970 *Portrait d'une enfant déchue* de **Jerry Schatzberg** (Viveca Lindfors)
- 1977 *Julia* de **Fred Zinnemann** (Jane Fonda et Vanessa Redgrave)
- 1983 *Les Prédateurs* de **Tony Scott** (Catherine Deneuve et Susan Sarandon)
- 1985 *La Couleur pourpre* de **Steven Spielberg** (Whoppi Goldberg et Margaret Avery)
- 1990 *Henry et June* de **Philip Kaufman** (Uma Thurman et Maria de Medeiros)
- 1994 *Go Fish* de **Rose Troche** (V.S. Brodie et Guinevere Turner)
- 1994 *Even Cowgirls Get the Blues* de **Gus Van Sant** (Uma Thurman et Rain Phoenix)
- 1995 *Showgirls* de **Paul Verhoeven** (Elisabeth Berkley et Gina Gershon)
- 1995 *Bound* d'**Andy et Larry Wachowski** (Jennifer Tilly et Gina Gershon)
- 1998 *Sexcrimes* de **John MacNaughton** (Neve Campbell et Denise Richards)
- 1999 *Boys Don't Cry* de **Kimberley Peirce** (Hilary Swank et Chloë Sevigny)
- 2001 *Mulholland Drive* de **David Lynch** (Naomie Watts et Laura Elena Harring)



Distribué par Mission en salles depuis février 2009

## VIVE WILLIAM WYLER ! ... AND THE OSCAR GOES TO...

« Comment ne pas évoquer le « Vive Wyler à bas Ford ! » qui retentit en France immédiatement après la guerre ? Comment ne pas soupçonner le « Vive Ford à bas Wyler ! » qui rôdait dans l'esprit de beaucoup de cinéphiles des années soixante ? William Wyler a beaucoup souffert de cette absurde querelle et nombre de ses meilleurs films ont été oubliés ou ignorés à cause des louanges intempestives qui ont plu sur lui à un moment de sa carrière. (...)

Bien que né à Mulhouse, Wyler ne rentre pas dans notre définition française de l'auteur de film et nombre d'infortunes critiques qu'il essuya vinrent du fait qu'on crut bon de lui appliquer le label.

Wyler, comme Wise, Lean ou Reed, appartient plutôt à la noble tradition anglo-saxonne du storyteller, du conteur. Tradition exigeante qui impose à l'artiste humilité et discrétion. Tradition périlleuse également, qui ne le met pas à l'abri d'une carrière en zigzag où se côtoient réussites majeures et mineures, demi-réussites, demi-échecs et échecs purs et simples. On admettra sans difficulté le fini irréprochable d'un produit signé Wyler. On ne se sentira pas pour autant obligé d'ignorer qu'il fut un cinéaste inégal. Le problème de la belle ouvrage est que c'est souvent rétrospectivement qu'on en découvre les qualités. Il est temps de découvrir celles, non négligeables, de William Wyler. (...)

(Extrait de « William Wyler, un honnête homme » de Ch. Viviani pour Festival de La Rochelle 2000)



Tournage La Rumeur : Audrey Hepburn, Shirley MacLaine & W. Wyler

De son vrai nom, Wilhelm Weiller, William Wyler est né à Mulhouse (l'Alsace est encore attachée à l'Allemagne) le 1<sup>er</sup> juillet 1902 d'un père suisse et d'une mère allemande. Il grandit à Lausanne puis étudie le violon au Conservatoire de Paris. En 1920, à dix-huit ans, il rencontre un cousin de sa mère, qui n'est autre que le fondateur des studios Universal, Carl Laemmle. Il part travailler aux services publicité de la firme à New York avant de s'installer en Californie pour faire tous les métiers : stagiaire, figurant, assistant accessoiriste, monteur ou mise en scène. En 1923 à la tête de dizaines de figurants, il est un des nombreux assistants de Fred Niblo pour *Ben Hur* sur le plateau voisin de la MGM.

De retour chez Universal, il se voit confier sa première mise en scène : un western de deux bobines, *Crook Buster* (1925). Faisant son apprentissage de réalisateur pendant cinq ans, il réalise une trentaine de « two-reel westerns », une première comédie muette *Anybody Here Seen Kelly ?* (1928) et un western de cinq bobines *Hell's Heroes* (1930).

Avec le parlant il commence à diriger des acteurs de renom : John Barrymore dans *Counsellor at Law* (1933), Constance Cummings dans *Glamour* (1934), Frances Dee dans *The Gay Deception* (1935) ou Margaret Sullavan (qui devient sa première épouse) dans *The Good Fairy* (*La Bonne fée* 1935).

Il quitte Universal pour Samuel Goldwyn, le grand producteur indépendant d'Hollywood qui l'engage pour porter à l'écran le succès théâtral de Lillian Hellman *The Children's Hour*, rebaptisé au cinéma *These Three* (*Ils étaient trois* 1936).

L'adaptation d'une œuvre littéraire de qualité, le travail perfectionniste de direction d'acteurs et la collaboration avec son chef opérateur Gregg Toland et son monteur Daniel Mandell, définissent dès cette première production Goldwyn, ce qu'on appelle la « Wyler's touch », souvent plébiscitée par le public, la critique, et régulièrement récompensée aux Oscars. Il obtient sa première nomination comme meilleur réalisateur pour *Dodsworth*, tourné aussi en 1936 (adaptation de la pièce Sinclair Lewis avec Walter Huston). *Dead End* (*Rue sans issue*, une autre pièce de Lillian Hellman, 1937) avec Humphrey Bogart en gangster continue de l'imposer à Hollywood, et avec son film suivant, *Jezebel* (*L'Insoumise* 1938) William Wyler devient le réalisateur préféré de Bette Davis.



Tournage Jezebel : Bette Davis & William Wyler

L'actrice y trouve les plus beaux rôles de son début de carrière. Dirigée à trois reprises par Wyler, elle est trois fois candidate à l'Oscar et l'emporte avec *L'Insoumise*. Tourné pour la Warner, comme *La Lettre* (1940) adapté d'une nouvelle de Somerset Maugham. Deux « infidélités » de Wyler pendant sa période Goldwyn (1936-1946). Leur troisième film, *The Little Foxes* (*La Vipère* 1941) est encore une adaptation d'une pièce de Lillian Hellman pour Samuel Goldwyn. Dans ce film le travail de l'opérateur Gregg Toland épouse à nouveau parfaitement la mise en scène de Wyler.

Les longs plans-séquences et la maîtrise de la profondeur de champ révèlent l'état psychologique du personnage et laissent à voir au spectateur le drame qui se noue : une mère voulant rompre les fiançailles de sa fille dans la Louisiane du début du siècle et qui laisse mourir froidement son mari .

Entre ses films tournés avec Bette Davis, William Wyler signe l'adaptation du roman d'Emilie Brontë, *Les Hauts de Hurlevents* (1939). Aux côtés de Cathy-Merle Oberon, il propose le rôle de Heathcliff à un anglais alors inconnu, Laurence Olivier. Pour ce film, Gregg Toland est enfin récompensé d'un Oscar. En 1940 le cinéaste revient au western avec Gary Cooper dans *Le Cavalier du désert*, s'attachant aux personnages plus qu'à l'action proprement dite. C'est à partir de ce film que quelques années plus tard s'articule l'opposition Ford-Wyler, devenue célèbre après le cri lancé dans L'Écran Français par le critique Roger Leenhardt: « À bas Ford, vive Wyler ! ».



G.Toland, chef opérateur & W.Wyler

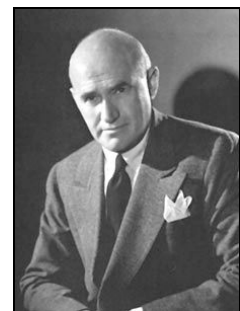
Avant d'être mobilisé, William Wyler remporte enfin son premier Oscar de meilleur réalisateur et contribue déjà à l'effort de guerre avec *Mrs Miniver* (*Madame Miniver* 1942). Véhicule de propagande pour la star MGM, Greer Garson qui fit même dire à Winston Churchill que *Mrs Miniver* était plus vital à la nation qu'une flotte de destroyers. Destiné au public américain, le film est en tête du box office cette année là et met en scène les privations d'une modeste famille anglaise pendant la guerre. Basé en Angleterre pendant la seconde guerre mondiale, Wyler se retrouve à la tête d'une équipe chargée de filmer les combats aériens et il réalise deux documentaires : *The Memphis Belle : A Story of a flying fortress* (sur un bombardier) et *Thunderbolt* (sur les avions P-47). Blessé au cours d'un vol il perd l'usage d'une oreille. Fortement marqué par son expérience du front, à son retour, il décide d'évoquer la difficile réadaptation à la vie civile de trois anciens soldats dans *Les Plus Belles Années de notre vie* (1946) d'après le roman Glory for Me de MacKinlay Kantor.



Dernière collaboration avec Samuel Goldwyn et plus beau succès commercial des années 40, ce film est une nouvelle pluie d'Oscars pour William Wyler (meilleur film, réalisateur, scénario, montage, musique, meilleur acteur pour Fredric March et meilleur second rôle pour Harold Russell, acteur amateur et soldat amputé des deux mains). En France, l'analyse approfondie de ce film par André Bazin dans son article « William Wyler ou le janséniste de la mise en scène » dans La Revue du Cinéma (février mars 1948) met en évidence la modernité de Wyler, la neutralité de son style et son utilisation du plan séquence .

Avec Bazin, Wyler trouve en effet en France un de ses plus grands défenseurs : « Tout l'effort de la mise en scène tend à se supprimer elle-même, la proposition positive correspondante étant qu'à l'extrême limite de ce dépouillement, les structures dramatiques et l'acteur apparaissent alors dans leur maximum de puissance et de clarté ».

Associé à Frank Capra et George Stevens, William Wyler fonde Liberty Films, un studio indépendant. Leur première production, *La Vie est belle* de Capra (1946) est un échec et les oblige à vendre leur compagnie à la Paramount qui leur laisse cependant leur indépendance artistique. De 1949 à 1955 Wyler y réalise cinq films : *The Heiress* (*L'Héritière* 1949) d'après Washington Square le roman d'Henry James, avec Olivia de Havilland (lauréate d'un Oscar); *Detective Story* (*Histoire de détective* 1951) d'après la pièce de Sidney Kingsley, avec Kirk Douglas; *Carrie* (*Un Amour désespéré* 1952) d'après le roman Sister Carrie de Theodore Dreiser, avec Laurence Olivier et Jennifer Jones ; *Roman Holiday* (*Vacances romaines* 1953) tourné à Rome,



Goldwyn produit Wyler (1936-46)

avec Gregory Peck et une jeune inconnue : Audrey Hepburn (couronnée d'un Oscar) ; et *The Desperate Hours* (*La Maison des otages* 1955) d'après le roman éponyme de Joseph Hayes dans lequel il retrouve Humphrey Bogart et Fredric March.

Dans beaucoup de ces films, théâtre ou littérature sont à l'origine du scénario (excepté le script original de *Vacances romaines*) et Robert Wyler son frère, seconde souvent William Wyler à l'écriture ou à la production des films.

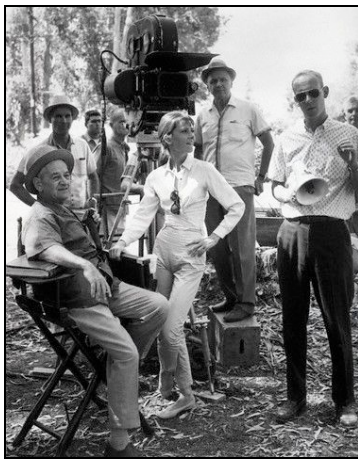
Avec *Friendly Persuasion* (*La Loi du seigneur* 1956) et *The Big Country* (*Les Grands espaces* 1958) alors qu'il revient deux dernières fois au genre qui l'a fait débiter, le western, William Wyler signe plutôt deux « anti-western ». *La Loi du seigneur* met en scène Gary Cooper, en chef de famille quaker décidé à éviter les affrontements de la guerre de Sécession et *Les Grands espaces*, Gregory Peck, en ancien officier de marine revenu se marier impliqué dans un règlement de comptes entre deux familles se disputant un point d'eau.

En 1958, l'ancien assistant de la version muette de *Ben Hur* accepte de réaliser une nouvelle version du roman de Lew Wallace. Paul Newman, Rock Hudson, Marlon Brando et Burt Lancaster sont d'abord envisagés avant Charlton Heston,



Palme d'or Cannes 1959

pour tenir le rôle de Ben Hur. Et la « Metro-Goldwyn-Mayer présente le plus grand film de toute l'Histoire du Cinéma : *Ben Hur, Un Récit des Temps Évangéliques* ». Une armée de scénaristes travaillent à l'adaptation du roman, tous les studios romains de Cinecittà sont réquisitionnés pour accueillir les 300 décors nécessaires, 10000 figurants participent au tournage, 100 000 costumes et plus d'un million d'accessoires sont confectionnés, 78 chevaux de race sont dressés pour la palpitante course de chars et 375 000 mètres de pellicule sont impressionnés par 6 caméras 65m/m spécialement conçues... « Le plus grand film de toute l'Histoire du Cinéma » obtient un record de récompenses en 1959, avec 11 Oscars, et le troisième et dernier pour son réalisateur William Wyler.



Tournage *La Rumeur* : Wyler assis & A.Hepburn

Les derniers films de sa carrière sont plus modestes que ce péplum hors norme. Le cinéaste retrouve Audrey Hepburn à deux reprises : d'abord en compagnie de Shirley MacLaine dans *La Rumeur*, une version plus fidèle de la pièce *The Children's Hour* puis associée à Peter O'Toole et Eli Wallach dans une comédie débridée, *How to Steal a Million* (*Comment voler un million de dollars* 1966) tournée dans Paris et aux studios de Boulogne.

En transposant pour le grand écran le roman de John Fowles *The Collector* (*L'Obsédé* 1965), Wyler révèle un jeune comédien Terence Stamp, en jeune employé de banque collectionneur de papillons qui décide d'ajouter un nouveau spécimen à sa collection : la jeune femme qu'il séquestre. Avec l'adaptation du musical de Broadway, *Funny Girl* (1968), il fait de Barbra Streisand, déjà star de la chanson, du théâtre et de la télévision, une star de cinéma et dès son premier film, elle obtient l'Oscar de la meilleure actrice.

S'attaquant à un genre qu'il n'a jamais abordé la comédie musicale, Wyler s'entoure du meilleur chorégraphe du moment, Herbert Ross et remporte avec *Funny Girl* un grand succès public.

Contrairement à son dernier film, *The Liberation of L.B. Jones* (*On n'achète pas le silence* 1970) qui dénonce la violence et le racisme dont les Noirs étaient victimes avant la lutte pour les Droits Civiques. Son état de santé ne lui permettant pas de tourner à nouveau, William Wyler passe ensuite le reste de son temps à voyager avec son épouse Margaret Tallichet.

Il meurt le 27 juillet 1981 à Beverly Hills en Californie.



**William Wyler & Audrey Hepburn réunis pour trois films : *Vacances romaines* (1953), *La Rumeur* (1961) *Comment voler un million de dollars* (1966).**

**AUDREY HEPBURN (Karen Wright)**  
**« Je suis moitié irlandaise, moitié hollandaise et je suis née en Belgique.  
Si j'étais un chien je ne ressemblerais à rien. »**

De son vrai nom Edda Van Heemstra-Ruston, Audrey Hepburn est née le 4 mai 1929, en Belgique (à Ixelles banlieue de Bruxelles) d'une baronne hollandaise et d'un banquier irlandais souvent absent à l'étranger. Entre 1935 et 1939 ses parents se séparent et Edda se partage entre une pension à Londres, où elle découvre la danse classique et la maison familiale hollandaise d'Arnhem, qu'elle regagne définitivement peu avant le début de la guerre. Sa mère, qui rejette les sympathies fascistes de son ex-mari, devient un membre actif de la résistance hollandaise (elle ne reverra son père que trente ans plus tard). Pendant l'occupation allemande Edda souffre de la faim et d'asthme, elle manque de succomber à une jaunisse et poursuit malgré tout la danse au Conservatoire d'Arnhem. Le jour de ses seize ans, la Hollande est enfin libérée. Elle continue d'apprendre la danse à Amsterdam puis à Londres, où elle travaille comme mannequin. Elle finit par se produire dans une comédie musicale *High Button Shoes* en décembre 1948.

Lors d'un rapide retour en Hollande, elle obtient son tout premier rôle : une hôtesse de l'air dans une petite production indépendante, *Nederlands in Zeven Lessen (Le Hollandais en sept leçons)* (1949). Installée à Londres, elle s'appelle désormais Audrey (pour la ressemblance phonétique avec Edda) et adopte le nom Hepburn pour sa consonance anglaise. En 1951 elle apparaît dans de brèves scènes de plusieurs comédies : vendeuse de cigarettes dans *Laughter in Paradise* (Mario Zampi), réceptionniste d'hôtel dans *One Wild Oat* (Charles Sanders) ou vieille fille malgré son jeune âge dans *Young Wives' Tale* (Henry Cass). Son nom apparaît aussi au générique de la fameuse comédie anglaise produite par les studios Ealing : *De l'or en barres* de Charles Crichton où elle donne la réplique à Alec Guinness. Toujours en 1951 elle fait une rencontre décisive pendant le tournage sur la Côte d'Azur de *Nous irons tous à*

La Rumeur



*Monte Carlo* (Jean Boyer) : l'écrivain Colette, qui la choisit pour interpréter *Gigi* dans une adaptation musicale à Broadway. Au même moment, elle passe des essais pour *Roman Holiday (Vacances romaines)* et William Wyler sait qu'il tient son personnage principal. Le film se tourne entièrement à Rome durant l'été 1952 et c'est le premier grand rôle d'Audrey Hepburn dans un film américain (une princesse voyageant incognito tombe amoureuse d'un journaliste, Gregory Peck). Lors de la première londonienne, Gregory Peck lui présente un ami, Mel Ferrer (son futur partenaire au théâtre pour *Ondine* de Jean Giraudoux et dans la vie : elle l'épouse peu après en septembre 1954 en Suisse, où ils s'installent). Pour *Vacances Romaines*, elle obtient l'Oscar de la meilleure actrice et pour *Ondine*,



Audrey Hepburn meilleure actrice pour son premier film avec William Wyler : *Vacances romaines* (1953)

le Tony Award. Une Star est née et Audrey signe un contrat de sept films pour la Paramount.

Princesse pour William Wyler dans *Vacances romaines* (1953), elle est une Cendrillon contemporaine pour Billy Wilder dans *Sabrina* (1954). Fille d'un chauffeur de maître, elle n'arrive pas à choisir entre deux frères héritiers : le grand ponton collet monté (Humphrey Bogart) et le play-boy (William Holden). L'ambiance sur le plateau est mouvementée. Le mauvais caractère de Bogart, ses désaccords avec Wilder (il désapprouve le choix d'Audrey pour pouvoir imposer sa femme, Lauren Bacall) et le coup de foudre encombrant de William Holden pour sa partenaire, ne lui laissent pas un bon souvenir. Ce film lui vaut une autre nomination à l'Oscar et surtout lui fait rencontrer l'ami

d'une vie, le « couturier » fétiche dont elle sera l'ambassadrice : Hubert de Givenchy.

Après les voluptueuses, Marilyn Monroe, Kim Novak, Lana Turner, Sophia Loren et Gina Lollobrigida Audrey Hepburn, avec sa grâce, sa silhouette et ses tenues signées Givenchy déclenche une véritable identification collective. Les jeunes filles et les femmes se coiffent, se maquillent et s'habillent

comme elle. Les studios de Walt Disney avouent même s'inspirer d'Audrey Hepburn pour dessiner le personnage de *La Belle au bois dormant*.

Elle est parfaite à nouveau en femme-enfant pour jouer Natasha dans le monument de Tolstoï, *Guerre et Paix* transposé par King Vidor (1955). Engagée par le producteur Dino de Laurentiis aux côtés d'Henry Fonda, Audrey accepte le rôle si son mari, Mel Ferrer est aussi à l'affiche. Le tournage en studio à Cinecittà et dans le nord de l'Italie dure presque un an et épuise Audrey qui vient de subir une fausse-couche (malheureusement première d'une série de cinq).

Pour son film suivant *Funny Face* (*Drôle de frimousse* 1957, à l'origine un spectacle de Gershwyn) elle réalise un rêve de jeune fille et demande à Stanley Donen d'avoir pour partenaire Fred Astaire, le plus grand danseur moderne selon elle. Fred Astaire, de trente ans son aîné, incarne le photographe qui fait d'une petite vendeuse un ravissant mannequin. Elle danse avec lui et interprète elle-même toutes les chansons. Les robes sont signées Givenchy, le tournage a lieu essentiellement à Paris et elle essaie de faire coïncider ses dates de tournage avec celles de Mel Ferrer, présent lui aussi à Paris pour tourner *Éléna et les hommes* avec Jean Renoir. Toujours en 1957 et à Paris (en partie dans les décors des studios de Boulogne signés Alexandre Trauner) elle retrouve Billy Wilder pour *Love in the Afternoon* (*Ariane*). Une nouvelle adaptation du roman de Claude Anet avec Gary Cooper qui a vingt-huit ans de plus qu'elle.

Alors à l'apogée de sa jeune carrière, Audrey Hepburn connaît son premier échec en jouant Rima, une enfant sauvage de la jungle amazonienne dans *Green Mansions* (*Vertes demeures* 1959), une réalisé par Mel Ferrer. La jungle de studio et l'histoire d'amour avec un aventurier (Anthony Perkins) ne sont pas assez crédibles pour le public qui ne suit pas. *The Nun's Story* de Fred Zinnemann (*Au risque de se perdre* 1959) en plus d'être réalisée en studio à Cinecittà, est tourné sur les lieux même de l'action au Congo belge. Audrey Hepburn connaît encore des soucis de santé. Sorti en juillet 1959, le film est un des plus gros succès Warner et Audrey reçoit une nouvelle nomination aux Oscars. Dans *The Unforgiven* (*Le Vent de la plaine* 1960) aux côtés de Burt Lancaster, elle tient un des rares rôles dramatiques de sa carrière : une métisse indienne. Avec un des maîtres du cinéma américain, John Huston, elle s'aventure dans un genre nouveau : le western. Après trois semaines de tournage au Mexique, elle tombe de cheval et se brise quatre vertèbres. Immobilisée plus d'un mois, on tourne les scènes dans lesquelles elle n'apparaît pas. Quelques semaines après et suite à cet accident, elle fait une nouvelle fausse-couche et tombe en dépression dans sa maison suisse de Burgenstock.



Karen Balkin (à gauche), Audrey Hepburn & Veronica Cartwright (à droite) : La Rumeur

Six mois plus tard à nouveau enceinte, elle décide cette fois-ci de ne plus tourner et refuse plusieurs films : *West Side Story*, *Cléopâtre* et *La Mélodie du bonheur*. Elle n'accepte de tourner *Breakfast at Tiffany's* (*Diamants sur canapé*) qu'après la naissance de son enfant : Sean Ferrer (le 17 juillet 1960 à Lucerne). Elle quitte la Suisse pour rejoindre le réalisateur Blake Edwards à New York. Nommée une nouvelle fois à l'Oscar de la meilleure actrice pour son personnage d'Holly Golightly, elle l'obtient une nouvelle statuette, mais en fait pour « Moon River » chanson composée par Henri Mancini qu'elle interprète.

Juste après en 1961 elle retrouve celui qui l'a révélée dans *Vacances romaines*, William Wyler, pour une nouvelle version de *The Children's Hour* en compagnie de Shirley MacLaine : **La Rumeur**.

A peine rentré en Suisse, le couple repart pour Paris : Mel Ferrer a un petit rôle dans la superproduction *Le Jour le plus long* et Audrey tourne *Paris-When It Sizzles* (*Deux Têtes folles* 1963) de Richard Quine, inspiré du film de Julien Duvivier, *La fête à Henriette*.

William Holden est un scénariste qui doit rendre un script avant le 14 juillet et Audrey Hepburn joue la secrétaire qui vient l'aider. Immédiatement après et toujours à Paris elle enchaîne avec *Charade* de Stanley Donen. Cary Grant est enfin son partenaire (il s'était trouvé trop âgé pour jouer dans *Sabrina* ou *Ariane*). Pourtant lorsqu'il tourne *Charade*, il a presque soixante ans, comme Humphrey Bogart pour *Sabrina* ou Gary Cooper pour *Ariane*.

Pour *My Fair Lady* (1964) qui triomphe depuis un an à Broadway avec Julie Andrews, Warner Bros qui a acquis les droits pour le porter à l'écran, hésite à prendre cette inconnue au cinéma et Kurt Frings, l'agent d'Audrey essaie de l'imposer. Jack Warner finit par accepter mais il ne souhaite pas qu'elle interprète les chansons estimant que sa voix est trop connue. Alors qu'elle chantait dans *Funny Face* ou *Breakfast at Tiffany's* elle est doublée dans *My Fair Lady* par une inconnue, Nixon Marni. Associée à Rex Harrison et derrière la caméra de George Cukor, elle devient cette petite

marchande de violettes avec son accent cockney, métamorphosée en femme du monde dans les invraisemblables robes imaginées par Cecil Beaton. L'histoire s'inspire de la pièce *Pygmalion* de George Bernard Shaw créée en 1912 et déjà adaptée en 1938 par Anthony Asquith. La bande originale se vend à plus de 30 millions d'exemplaires, le film est un triomphe mondial et remporte huit oscars. Ironie du sort, Audrey n'est même pas nommée et cette année, c'est Julie Andrews qui emporte l'Oscar de la meilleure actrice pour *Mary Poppins*.



La Rumeur : Karen Balkin & Audrey Hepburn

En 1966 elle retrouve à nouveau à William Wyler pour *Comment voler un million de dollars*, encore une fois tourné à Paris et entourée de Peter O'Toole et Eli Wallach. En revenant en Suisse le couple vend sa maison de Burgenstock pour s'installer dans une villa baptisée « La Paisible » à Tolochenaz-sur-Morgues. De nouveau enceinte Audrey Hepburn perd encore son bébé. Alors qu'elle incarne une femme déçue qui ne cesse de se quereller avec son mari (Albert Finney) dans le film de son ami, Stanley Donen *Two for the Road* (*Voyage à deux* 1967), elle est elle-même en instance de divorce avec Mel Ferrer.

Malgré le début de leur séparation, il produit l'angoissant huis clos *Wait until Dark* (*Seule dans la nuit* 1967) où aveugle, elle est terrorisée dans un appartement par trois tueurs qui veulent récupérer de la drogue cachée. Ce rôle lui vaut une cinquième nomination à l'Oscar.

Divorcée de Mel Ferrer depuis un an (elle a désormais la garde de Sean et conserve sa villa en Suisse), Audrey épouse en janvier 1969 Andréa Dotti, un psychiatre italien et s'installe avec lui près de Rome. Elle accouche d'un petit Luca, le 8 février 1970 et commence à prendre ses distances avec le cinéma. Absente des écrans pendant neuf ans, elle fait son retour avec *Robin and Marian* (*La Rose et la Flèche* 1976) de Richard Lester, version nostalgique de la légende de Robin des Bois et de Lady Marianne vieillissants, tournée en Espagne aux côtés de Sean Connery.

Après une série de lettres anonymes et de menaces d'enlèvement de ses fils et de son mari par les Brigades Rouges, Audrey décide de regagner sa villa suisse. Invitée en 1976 à Los Angeles pour la Cérémonie des Oscars et remettre la statuette du meilleur film à Michael Douglas (producteur de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*) elle est longuement ovationnée. Malgré cela et l'accueil chaleureux de *La Rose et la Flèche*, elle continue de refuser les propositions de tournages. Finalement c'est parce qu'elle est délaissée et trompée par Andrea Dotti, qu'elle accepte un rôle secondaire dans *Bloodline* (*Liés par le sang* 1979) de Terence Young et dans *They All Laughed* (*Et tout le monde riait* 1980) de Peter Bogdanovich (Sean Ferrer son premier fils y tient un petit rôle aux côtés de Ben Gazzara).

Elle commence une nouvelle vie amoureuse avec Robert Wolders (veuf de l'actrice Merle Oberon) et son divorce avec Andrea Dotti est prononcé en 1982.

Ayant définitivement décidée d'abandonner sa carrière, Audrey Hepburn se consacre jusqu'à la fin de sa vie à l'Unicef. Elle aimait dire : « J'étais une enfant sous-alimentée pendant les années de l'après-guerre. J'ai bénéficié des services de l'Unicef et j'ai connu l'Unicef toute ma vie ». En tant qu'ambassadrice spéciale pour l'Afrique et l'Amérique latine, elle effectue une cinquantaine de voyages d'étude de 1988 à 1992 (Soudan, Salvador, Honduras, Mexique, Venezuela, Équateur, Bangladesh, Vietnam, Thaïlande, Éthiopie, Érythrée et Somalie). Par amitié et par admiration pour Steven Spielberg, Audrey Hepburn fait une ultime apparition en ange, dans *Always* (1990) remake du film de Victor Flemming, *Un nommé Joe* (1944).



La Rumeur

Atteinte d'un cancer du côlon, elle meurt le 20 janvier 1993 dans sa villa « La Paisible » de Tolochenaz-sur-Morgues à l'âge de 64 ans.

**« Comment résumer ma vie ? Je crois que j'ai eu beaucoup de chance ».  
Audrey Hepburn aurait eu 80 ans en 2009.**

## SHIRLEY MACLAINE (Martha Dobie)

« Quand je pense à Audrey, à sa noblesse de cœur et à sa fantaisie, je suis toujours émue. Elle avait des qualités très rares et j'enviais son style et son goût. Je me sentais gauche et mal fagotée quand j'étais en sa compagnie. Je lui en ai fait part. Elle m'a dit de ne pas me tracasser, qu'elle m'apprendrait à m'habiller si je lui apprenais à jurer. Nous n'y sommes jamais parvenues ! »  
Shirley MacLaine, Les Stars de ma vie (My Lucky Stars 1996 - Éditions Presses de la Cité).



La Rumeur

De son vrai nom Shirley MacLean Beatty, Shirley MacLaine est née le 24 avril 1934 à Richmond (Virginie), d'un père chef d'orchestre et d'une mère ballerine. Très tôt avec son frère cadet Warren, elle est poussée sur les planches par leur mère (pratique la danse dès quatre ans puis le théâtre amateur au collège). En 1950 après ses études, elle part pour New York, entre dans le chœur de Broadway et danse dans plusieurs musicaux. En 1954 elle remplace au pied levé, Carol Haney dans *Pique-nique en pyjama* (*The Pajama Game*).

Remarquée par le producteur Hal B. Wallis, il lui propose un contrat de cinq ans à Hollywood avec la Paramount et Alfred Hitchcock la fait débiter au cinéma dans sa comédie macabre, *Mais qui a tué Harry* (*The Trouble with Harry* 1955).

Elle obtient ensuite un des rares rôles féminins (une princesse

indienne) dans *Le Tour du monde en 80 jours* (*Around the World in 80 days* de Michael Anderson 1956) qu'elle achève juste après la naissance de sa fille Stéphanie. Sa carrière lancée, Shirley MacLaine enchaîne plusieurs tournages au cours de l'année 1958 : *La Vallée de la poudre* (*The Sheepman* de George Marshall), *La Meneuse de revue* (*The Matchmaker* de Joseph Anthony) et *Vague de chaleur* (*Hot Spell* de Daniel Mann).

Mais c'est en jouant la fille naïve et excentrique, amoureuse de Frank Sinatra dans *Comme un torrent* (*Some came running* 1958) de Vincente Minnelli, qu'elle remporte son premier succès et sa première nomination aux Oscars. Bientôt suivies de deux autres nominations pour deux rôles et deux films majeurs : la jeune liftière amoureuse de son patron (Jack Lemmon) qui tente de se suicider dans *La Garçonnière* (*The Apartment* 1960) de Billy Wilder et la prostituée parisienne dans l'adaptation d'*Irma la douce* (1963 toujours avec Billy Wilder et Jack Lemmon).

C'est entre ses deux films qu'elle accepte le difficile rôle de Martha Dobie pour *La Rumeur*.

Quelques années plus tard elle revient à la comédie musicale et fait venir de Broadway son ami Bob Fosse pour réaliser *Sweet Charity* (1969). L'année suivante elle incarne une nonne face à Clint Eastwood dans *Sierra Torride* de Don Siegel (1970).

En dehors de sa vie d'actrice, Shirley MacLaine exerce d'autres activités. Elle fait bénéficier de sa popularité des causes libérales et se consacre aux campagnes électorales de Robert Kennedy et de MacGovern. Elle crée son propre show télévisé *Shirley's World* (1971-72) et publie à cette époque (en 1970 puis en 1974) deux volumes de mémoires. Elle produit et co-réalise un documentaire *The Other Half of the Sky : A China Memoir* (1973-75) sur un voyage fait en Chine avec un groupe de femmes. En 1976 elle retourne sur les planches avec un « one woman show » *A Gypsy in my Soul*.

Elle ne revient au cinéma qu'en 1977 pour *Le Tournant de la vie* d'Herbert Ross où elle est une ancienne danseuse ayant abandonné sa carrière pour se consacrer à sa vie de famille. Dans *Bienvenue Mister Chance* (Hal Ashby 1979) elle est aussi délurée que Peter Sellers est effacé. Elle se voit enfin décerner l'Oscar de la meilleure actrice en 1984 pour *Tendre Passions* de James L. Brooks, aux côtés de Jack Nicholson.

Depuis elle apparaît assez régulièrement dans diverses comédies ou comédies dramatiques : *Madame Sousatska* (John Schlesinger 1988), *Potins de Femmes* (Herbert Ross 1989), *Bons Baisers d'Hollywood* (Mike Nichols 1990), *Un Ange gardien pour Tess* (Hugh Wilson 1994) *Ma Sorcière bien aimée* (Nora Ephron 2005) ou *In her Shoes* (Curtis Hanson 2005).

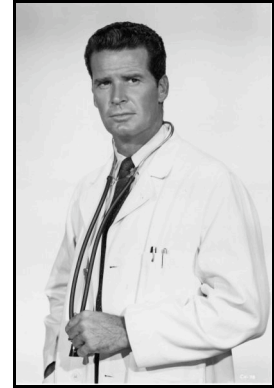
On a pu la voir cette année dans un téléfilm en deux parties sur France 2 incarnant les dernières années de *Coco Chanel* pour Christian Duguay.

## JAMES GARNER (DOCTEUR JOE CARDIN)

James Baumgarner est né à Norman (Oklahoma) le 7 avril 1928. Il abandonne vite ses études et revient blessé de la guerre de Corée, décoré de la Purple Heart. À ses débuts il joue face à Marlon Brando dans *Sayonara* (Joshua Logan 1957) mais ce sont ses apparitions dans des séries télévisées des années cinquante notamment, *Maverick* (58 épisodes entre 1957 et 1960) qui le sortent de l'ombre. En 1961 quand James Garner tourne *La Rumeur* avec Audrey Hepburn et Shirley MacLaine, il est plutôt une star de la télé. Ses premiers succès au cinéma sont des comédies, incarnant le charme masculin face à Kim Novak dans *Garçonnière pour quatre* (Michael Gordon 1962), ou face à Doris Day dans *Pousse-toi chérie* (Norman Jewison 1963) et *Le Piment de la vie* (Michael Gordon 1963). Ses rôles marquants arrivent avec *La Grande Évasion* (John Sturges 1963) ou *Les Jeux de l'amour et de la guerre* (Arthur Hiller 1964) aux côtés de Julie Andrews.

Ensuite se distinguent : un film d'action (coureur automobile dans *Grand Prix* de John Frankenheimer 1966), un western (Wyatt Earp dans *Sept secondes en enfer* de John Sturges 1968) et un film policier (Philipp Marlowe dans *La Valse des truands* de Paul Bogart 1969).

Retourné à la télé, il est Jim Rockford, détective privé imperturbable pour six saisons dans *The Rockford Files* (*Deux cents dollars plus les frais* pour 123 épisodes entre 1974 et 1980). Dans *Victor, Victoria* (1982) comédie de Blake Edwards, amoureux de Julie Andrews, chanteuse sans emploi obligée de se travestir en comte polonais, son personnage de mâle à l'écran doit remettre en cause ses préjugés sexuels. En clin d'œil à son personnage de *Maverick*, il tient un petit rôle dans l'adaptation cinéma de Richard Donner (1994) et Mel Gibson reprend son personnage. En 2000, il s'amuse de son âge avec Clint Eastwood, Tommy Lee Jones et Donald Sutherland, les autres papys astronautes de *Space Cowboys*. À 81 ans, James Garner tourne toujours.



La Rumeur

## MIRIAM HOPKINS (LILY MORTAR)

Né à Savannah (Géorgie) le 18 octobre 1902 Miriam Hopkins connaît ses premiers succès à la Paramount. Dans les années trente, elle travaille avec les plus grands. Ernst Lubitsch : *The Smiling Lieutenant* (1931), *Haute Pègre* (1932) et *Sérénade à trois* (1933). Rouben Mamoulian : *Dr Jekyll et*



*Mr Hyde* (1932) et *Becky Sharp* (1935). Howard Hawks : *Ville sans loi* (1935). William Wyler : *These Three* (*Ils était trois* 1936). Elle tourne à deux reprises face à Bette Davis dans *La Vieille fille* (Edmund Goulding 1939) et dans *L'Impossible amour* (Vincent Sherman 1943). Retournée à la scène, elle se fait rare au cinéma : sept films en vingt ans. Elle retrouve William Wyler à trois reprises (*L'Héritière*, *Un Amour désespéré* et *La Rumeur*). Elle joue le rôle d'une tenancière de bordel pour Russ Meyer dans *Fanny Hill* (1964) et la mère de Robert Redford pour Arthur Penn dans *La Poursuite Impitoyable* (1966).

Miriam Hopkins meurt d'une crise cardiaque le 9 octobre 1972 à New York.

## LES JEUNES COMÉDIENNES DE LA RUMEUR



Pour incarner la jeune Mary, William Wyler confie le rôle à **Karen Balkin**, qu'il a remarquée dans une représentation théâtrale de *The Bad Seed* (La Mauvaise Graine qui raconte les méfaits d'une jeune criminelle de douze ans (Mervyn Le Roy en fit une adaptation au cinéma en 1956).

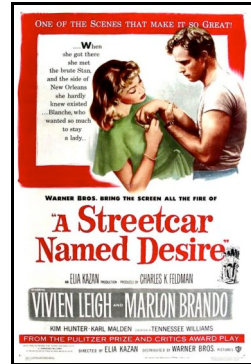
*La Rumeur* est le deuxième film de **Veronica Cartwright** qui tourne peu après *Les Oiseaux* (Alfred Hitchcock 1963) et beaucoup plus tard le remake de *L'Invasion des profanateurs* (Philip Kaufman 1978). Dans *Alien* (Ridley Scott 1979) elle est l'autre femme de l'équipage avec Sigourney Weaver.

## ALEX NORTH PARCOURS MUSICAL

Alex North est né le 4 décembre 1910 à Chester dans la banlieue de Philadelphie de parents immigrés russes. Il y étudie d'abord le piano, puis suit les cours de composition de Bernard Wagenaar à la Juilliard School of Music de New York (1929-1932). Passionné par la musique de Prokofiev, il passe deux ans au Conservatoire de Moscou (1934-1936) et poursuit à nouveau ses études musicales à New York avec Aaron Copland et le viennois Ernst Toch. Il écrit des ballets pour Martha Graham et des musiques de scène. En 1950 Alex North compose la musique de la pièce d'Arthur Miller, Mort d'un commis voyageur, mis en scène par Elia Kazan.

L'année suivante Kazan l'invite à Hollywood pour composer la musique de son adaptation cinématographique de la pièce de Tennessee Williams, Un Tramway nommé Désir. Venant du théâtre et étranger aux modes et au système hollywoodien, il opte pour une composition impressionniste basée sur l'émotion plutôt que de suivre simplement l'action présente à l'écran. Sur les traces de Miklos Rozsa et de Bernard Herrmann, il ajoute des éléments de jazz et ouvre la voie à d'autres compositeurs comme Henri Mancini ou Elmer Bernstein, qui comme lui, mêleront symphonie et jazz.

Jusque là, l'utilisation du jazz dans les scores hollywoodiens était liée aux décors dans lesquels se déroulaient l'action ou était conditionnée par l'histoire ou l'adaptation de « musicals ». Avec Alex North, le jazz n'est plus affaire de « source » mais un élément à part entière du « soundtrack » du film.



Dans *Un Tramway nommé Désir*, la musique épouse les tensions psychologiques (voire sexuelles) des personnages incarnés par Vivien Leigh et Marlon Brando, sans savoir si elle vient du décor du club de la Nouvelle-Orléans ou si elle fait partie du fond musical extérieur à l'univers du film.

Pendant quarante ans Alex North va composer plus d'une cinquantaine de musiques de film mais malgré quarante nominations à l'Oscar n'en remporte aucun sinon un Oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière en 1986. Après *Un tramway nommé Désir* il retrouve Kazan pour la musique de *Viva Zapata* (1952). Il revient au drame psychologique et au jazz pour *La Rose tatouée* (1955) de Daniel Mann. Il signe plusieurs musiques pour ce réalisateur : *Une femme en enfer* (1955), *Vague de chaleur* (1958), *A Dream of Kings* (1969) et *Willard* (1971). En composant la musique des *Désaxés* (1961), il fait la connaissance de John Huston qui devient un de ses amis proches et un collaborateur privilégié : *Le Malin* (1979), *Sous le volcan* (1984), *L'Honneur des Prizzi* (1985) et *Les Gens de Dublin* (1988, le film testament du réalisateur).



Amateur de jazz, North s'en éloigne aussi, dès ses débuts avec la dissonante version d'*Au Clair de la lune* de *The Bad Seed* (*La Mauvaise Graine* de Mervyn LeRoy 1956) et dans un genre moins évident pour lui : le péplum. *Spartacus* (Stanley Kubrick 1960) et *Cléopâtre* (Joseph L. Mankiewicz 1963) sont ses meilleures compositions. Mêlant le spectaculaire (débauche de percussions, d'instruments à vent et de cuivres pour *Spartacus*, ou à la tête d'un orchestre considérable pour *Cléopâtre*) et les thèmes plus intimes ou émotionnels (le love theme qui accompagne *Spartacus*-Kirk Douglas et Virginia-Jean Simmons).

Dans les années soixante, il signe aussi : la musique d'autres fresques comme *L'Extase et l'agonie* (Carol Reed 1965) et *Les Souliers de Saint Pierre* (Michael Anderson 1968), un western *Les Cheyennes* (John Ford 1964) mais surtout de l'un de ses chefs d'œuvre, le drame psychologique : *Qui a peur de Virginia Woolf ?* (Mike Nichols 1966). Il y prend le contre-pied du film torturé et évite une écriture complexe et dissonante pour choisir une musique baroque où l'orchestre dialogue avec une harpe. Dans sa prolifique carrière Alex North va toutefois connaître la désagréable surprise de se voir refuser toute la musique écrite pour *2001, Odyssée de l'espace*, car Stanley Kubrick continue de préférer les classiques de Richard Strauss et Khatchaturian. En 1993 Jerry Goldsmith, lui rend hommage en enregistrant cette partition originale avec le National Philharmonic Orchestra.

Son plus gros succès, Alex North le doit à un thème composé à ses débuts pour le film *Unchained* (Hal Bartlett 1955). Le titre « Unchained Melody » est repris plus de 500 fois, entre autres par Elvis Presley, John Lennon ou Les Righteous Brothers (version rendue célèbre par le film *Ghost* de Jerry Zucker 1990).

Alex North meurt peu de temps après des suites d'un cancer le 8 septembre 1991.

**WILLIAM WYLER PARLE dans Combat (28 mars 1962)**  
**« J'ai dû attendre 25 ans de pouvoir tourner La Rumeur ».**

**William Wyler, on nous dit que « La Rumeur est un film sur petit écran, en noir et blanc, avec trois personnages. Vous voilà bien loin de Ben Hur ».**

Ce n'est absolument pas un retour en arrière. Ce film à grand spectacle fut plutôt un accident dans ma carrière constituée surtout de films psychologiques. Il fallait que je fasse une fois dans ma vie l'expérience du film à grand spectacle. J'ai attendu près de vingt-cinq ans pour mettre en scène, avec toute la liberté requise *La Rumeur*. Pour moi, ce film sera peut-être considéré un jour comme une étape importante dans notre cinéma.

**Pourquoi avez-vous attendu aussi longtemps ?**

Parce que l'autocensure américaine faisait de mon sujet un sujet tabou. Il y a des problèmes que le cinéma américain ne pouvait aborder autrefois sans s'attirer les foudres de la morale et que l'évolution des modes de vie, du niveau culturel, la différence plus large des idées permettent aujourd'hui d'aborder. Il suffit qu'on ne cherche pas à faire scandale par goût du scandale.



W. Wyler dirige ses jeunes interprètes de *La Rumeur*

**Quel est le sujet de votre film ?**

Il s'agit de l'adaptation d'une pièce de Lillian Hellman *The Children's Hour*. C'est l'histoire d'une calomnie lancée par une fillette aux dépens de deux institutrices de la pension où elle séjourne. À la suite de cette calomnie tout le monde tourne le dos aux deux jeunes femmes. Le désastre va s'ensuivre, social, moral, physique. Tout le film est en nuances, c'est une étude de mœurs, une étude de la sensibilité de deux femmes, de leur amitié, c'est celle des manœuvres d'une menteuse, de la crédulité d'une dame très digne envers tout ce qui sort de la bouche d'une enfant.

**Vos deux vedettes, Shirley MacLaine et Audrey Hepburn, semblent tenir des rôles nouveaux pour elles ?**

Totalement. Shirley MacLaine a toujours incarné des jeunes

femmes plutôt frivoles, légères. Elle tient aujourd'hui un rôle profondément dramatique, celui d'une femme contrainte brutalement de se pencher sur elle-même. Audrey Hepburn est également renouvelée. Je l'ai lancée lorsque j'ai eu besoin d'une jeune fille aux allures aristocratiques pour *Vacances romaines*. Depuis, on lui a surtout confié des rôles romantiques, jamais on n'avait cherché à révéler ses possibilités de tragédienne et je crois y avoir réussi avec *La Rumeur*. Vous découvrirez aussi une fillette assez extraordinaire dans le rôle odieux qui lui a été confié, Karen Balkin. C'est si vous le voulez, l'envers de ce que fut Shirley Temple.

**QUELQUES EXTRAITS DE LA PRESSE EN 1962**

**«Une critique de la vie américaine »**

*La Rumeur* est une pièce de Lillian Hellman, filmée par William Wyler avec goût et habileté.(...)

Précisons qu'il s'agit d'un film extrêmement bien fait, passionnant, et peut-être un rien bavard, mais les dialogues sont bons. Ce qui est plus intéressant est le contenu même du scénario.

D'abord le sujet, assez provocateur : la résonance d'une question d'homosexualité dans une petite société puritaine. Avec mesure et objectivité, les auteurs du film font apparaître l'absurdité de tout un climat de tabous sexuels. (...) Mais si le film apporte sa pierre à cet ensemble critique de la vie américaine qui est construit par tant de films américains, il contient un autre aspect bien moins inhabituel ; sur l'écran américain, l'enfant est une valeur sacrée ; la petite Mary, l'enfant perverse est ici un petit monstre proprement effrayant. Je ne vois guère, pour lui être comparée, dans une production récente, que Patty Mac Cormack dans *La Mauvaise Graine* de Mervyn LeRoy, ou encore les enfants extra-terrestres de ce très beau film de science-fiction non encore sorti en France, *Le Village des damnés*. (...) Avant la guerre William Wyler avait réalisé une adaptation filmée de cette pièce ; cette adaptation était très édulcorée. (...) À pas mal d'années de distance, les tabous sont moins violents (ou peut-être sont-ils déplacés) et Wyler, cette fois, a fait un film qui maltraite assez rudement les conformistes.

P.-L. Thirard – *Lettres Françaises* 9/05/1962

**« Dans un paquet bien ficelé, un produit rude, amer, voire scandaleux »**

Une pièce solidement construite par Lillian Hellman, solidement jouée par deux comédiennes, Audrey Hepburn et Shirley MacLaine, qui en connaissent un bout, solidement réalisée par William Wyler ce vieux maestro éclectique et rusé qui dirigea avec une égale aisance *Les Meilleures années de notre vie*, *Vacances romaines* et *Ben Hur*. Cette fois, il s'est discrètement effacé derrière son sujet et ses interprètes, qu'il gouverne, certes, mais sans plus. Donc un rassurant label, un paquet bien ficelé, et puis à l'intérieur, un produit rude, amer, voire scandaleux pour les Etats-Unis.

Ils ne se marieront pas, ils ne seront pas heureux, ils n'auront pas d'enfants ; les petites filles de bonne famille confiées à l'institution, dirigée par deux jeunes femmes estimées dans la ville ne sont pas de bons petits diables mais de la graine de névrosés : voleuses, affabulatrices, ravagées par une insécurité affective que ne compensent pas les Cadillac.

Enfin, la passion qui habite Shirley MacLaine, c'est Audrey Hepburn qui en est l'objet. Et il ne s'agit pas d'une inclination vaguement équivoque telle qu'il en fleurit dans les couvents, les pensionnats et les romans anglais. Bref, avec tact mais avec précision, nous voici sur le terrain de l'inversion : l'inversion sexuelle. Il y a longtemps que les Américains tournent autour de leurs plaies et les débrident avec une franchise et une liberté dont le cinéma français n'use guère à l'égard des nôtres, en dépit de son caractère parfois licencieux. En portant à l'écran l'histoire d'une jeune fille invertie, ce n'est d'ailleurs ni le procès, ni la défense des amours « contre-nature » que Wyler a traité. C'est le conflit entre le dévotionniste sexuel et une société d'autant plus intolérante qu'elle nie ses pulsions.

**Sapho et Beaumarchais – Françoise Giroud – L'Express 26/04/1962**

**« Une réussite dans la tradition de William Wyler »**

La jeune critique, les jeunes cinéphiles, les représentants du « jeune cinéma » bref, ceux qui se piquent d'être au goût du jour ont depuis longtemps rejeté Wyler et n'accorderont certainement pas à **La Rumeur** la moindre attention. Ce film ne représente certes pas le cinéma à la mode, impressionniste et romanesque. Mais ceux qui ont accordé quelques crédits aux études d'André Bazin sur Wyler, comme ceux qui aiment simplement trouver au cinéma un récit bien conduit peuvent aller voir **La Rumeur**. Ils ne seront pas déçus. **La Rumeur** est une admirable leçon de mise en scène et de découpage classiques où l'on retrouve la griffe de l'auteur de *La Vipère* et des *Plus belles années de notre vie*. Et c'est aussi un admirable film psychologique comme personne ne sait plus en faire sauf, justement, William Wyler.

Dans sa longue et inégale carrière, Wyler a réussi quelques chefs d'œuvre lorsqu'il s'est trouvé en « communication » avec un univers dramatique déjà élaboré mais correspondant à certaines de ses préoccupations.

C'est en ce sens qu'il n'est pas un auteur complet. Il lui faut au départ, un sujet construit. (...)

Jacques Siclier – **Télérama** 13/05/1962

**BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE**

Dossier William Wyler Positif n°484 - Juin 2001

Texte de Christian Viviani pour la rétrospective Wyler du 28<sup>e</sup> Festival du Fim de La Rochelle (2000)

L'Homosexualité au cinéma Didier Roth-Bettoni (Éditions La Musardine 2007)

The Lavender Screen, The Gay and Lesbian Films : Their Stars, Makers, Characters, and Critics Boze Hadleigh (Citadel Press 1993-2001)

Audrey Hepburn, Souvenirs et trésors d'une femme d'élégance Ellen Erwyn et Jessica Z. Diamond (Naïve 2006)

Audrey Hepburn Christian Dureau (Éditions Didier Carpentier 2006)

**FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE**

*The Celluloid Closet* documentaire de Rob Epstein et Jeffrey Friedman (Arte Vidéo 1995)

*Directed by William Wyler* documentaire d'Aviva Slesin et Catherine Wyler